

*De natura rerum*, V, 416-508

Mais comment l'immense concours de matière a-t-il assuré les fondements de la terre et du ciel, creusé les abîmes de la mer, réglé les révolutions du soleil et de la lune : c'est ce que je vais exposer. Car ce n'est certes point par réflexion, ni sous l'empire d'une pensée intelligente, que les atomes ont su occuper leur place ; ils n'ont pas concerté entre eux leurs mouvements. Mais comme ils sont innombrables et mus de mille manières, soumis pendant l'éternité à des impulsions étrangères, et qu'emportés par leur propre poids ils s'abordent et s'unissent de toutes façons, pour faire incessamment l'essai de tout ce que peuvent engendrer leurs combinaisons, il est arrivé qu'après avoir erré durant des siècles, tenté unions et mouvements à l'infini, ils ont abouti enfin aux soudaines formations massives d'où tirèrent leur origine ces grands aspects de la vie : la terre, la mer, le ciel, les espèces animales. Un temps fut où ne se voyaient encore ici-bas ni le char du soleil dans son vol sublime, haute source de lumière, ni les astres du vaste monde, ni la mer, ni le ciel, ni même la terre, ni l'air, rien enfin de pareil aux spectacles d'aujourd'hui, mais une sorte d'assemblage tumultueux d'éléments confondus. Puis commencèrent à se dégager quelques parties, les semblables s'associèrent aux semblables, l'univers prit ses contours et forma ses membres, de vastes ensembles s'ordonnèrent. Jusque-là, en effet, la discorde des éléments avait tout mêlé : distances, directions, liens, pesanteurs, forces de choc, rencontres et mouvements ; ce n'était entre eux qu'une mêlée générale, à cause de la dissemblance de leurs formes et de la variété de leurs figures ; car s'ils se joignaient, tous ne pouvaient rester unis ou bien accomplir ensemble les mouvements convenables. Mais alors de la terre se distingua la voûte du ciel ; à part, la mer s'étendit dans son lit ; à part aussi brillèrent les feux purs de l'éther. D'abord, tous les éléments de la terre, en vertu de leur poids et de leur enchevêtrement, se rassemblaient au centre et occupaient les régions inférieures ; et plus ils se resserraient et s'enchevêtraient, plus fort ils libéraient les principes dont se devaient composer la mer, les astres, le soleil, la lune et l'enceinte du vaste monde. Tous ces corps en effet sont formés d'atomes plus lisses et plus ronds, d'éléments beaucoup plus petits que ceux de la terre. S'échappant donc par les pores d'une terre encore peu dense, le premier s'éleva l'éther constellé, entraînant avec lui dans son vol un grand nombre de feux. C'est à peu près ce que nous voyons souvent aux premiers moments du matin, quand sur l'herbe des prairies, toute perlée de rosée, le soleil levant jette la pourpre de ses rayons : une vapeur s'exhale des lacs et des fleuves inépuisables, la terre elle-même quelquefois semble fumante ; et tout cela qui s'élève et s'assemble dans l'air supérieur forme en se condensant le tissu des nuages qui voilent le ciel. De même, aux premiers temps du monde, le fluide léger de l'éther se rassembla de toutes parts pour former la voûte de notre univers et, répandu par-delà dans toutes les directions, embrassa le reste des choses dans son avide étreinte et leur servit de rempart. À sa suite naquirent le soleil et la lune ; leurs globes roulent entre le ciel et la terre dans les airs : ni la terre ne se les adjoignit, ni l'immense éther ; ils n'avaient ni assez de poids pour se fixer au fond de l'univers, ni assez de légèreté pour monter dans les régions supérieures. Ils ont leur place dans l'intervalle ; là, ils tournent, corps pleins de vie, pièces de la machine mondiale. C'est ainsi qu'en nous certains membres demeurent en repos pendant que d'autres sont en mouvement. Cette disjonction accomplie, tout à coup la terre, là où maintenant s'étend le vaste azur de la mer, s'affaissa, creusant des abîmes à l'élément salé. Et de jour en jour, à mesure que l'ardeur de l'éther et que les rayons du soleil à coups répétés resserraient la masse terrestre, réduite à la surface et condensée au centre, plus de ce corps pressé s'exprimait une abondante sueur salée, dont l'écoulement allait accroître la mer et ses plaines flottantes, plus aussi s'échappaient, s'envolaient des particules sans nombre de feu et d'air, qui allaient peupler dans les hauteurs du ciel, loin de la terre, les temples de la lumière. Les plaines s'abaissaient, les montagnes s'élevaient, car les rochers ne pouvaient s'affaïsser, ni le sol terrestre s'aplanir en surface égale. C'est ainsi que se constitua la terre en un corps compact et pesant ; tout le limon du monde, pour ainsi parler, se précipita dans les profondeurs et s'y déposa. Au-dessus se formèrent la mer, puis l'air, enfin l'éther et ses feux. Tous ces corps se composèrent d'atomes fluides, et sont restés purs de tout mélange, d'ailleurs inégaux en légèreté ; le plus fluide et tout ensemble le plus léger, l'éther, surmonta les régions aériennes et il ne saurait héler son impalpable substance aux orages de l'espace ; il laisse les autres éléments s'emporter en violents tourbillons, subir l'inconstance des tempêtes ; et lui, il entraîne ses feux d'un essor égal et sûr. Qu'en effet il soit capable de couler avec mesure et continuité, c'est ce que montre la mer, dont les ondes ont une marche immuable et soumise à des lois constantes.